

## RECITS DE VIE

La partie suivante présente 5 récits de vie : trois concernant des ménages ayant connu une évolution très positive, et deux récits au sujet de familles à évolution modérée. Ces récits permettent de mieux comprendre les difficultés quotidiennes auxquelles sont confrontées ces familles, et la complexité de l'approche pour contribuer à une amélioration de leurs conditions de vie.

### PERLINE, DISTRICT DE MANAKARA, COMMUNE DE MANJARIVO, FOKOTANY ANKARIMALAZA

Originaire d'Ambositra, Perline a suivi son mari à Manjarivo (31 km de Manakara) en 1998. Ce dernier y travaille en tant que professeur à l'école primaire. N'ayant pas de travail, elle débute une petite activité d'artisanat : confection de vêtements, de nattes, de paniers. Son mari meurt en 2004, et elle se voit alors élever seule son enfant de 3 ans. « *Je suis comme étrangère ici, je me suis retrouvée sans famille, sans terre, sans rien* ».

Elle parvient à cultiver 2 ares de riz pour l'autoconsommation de la famille, et essaye d'aller de l'avant en continuant son activité d'artisanat. Mais cela ne suffit pas à faire vivre le foyer. Etant issue d'une famille d'agriculteurs, elle veut parvenir à nourrir son ménage avec les produits de sa ferme, comme le faisaient ses parents. Elle décide alors de chercher des terres supplémentaires à cultiver, mais seule, sans trop d'expérience dans le domaine, elle n'y parvient pas.



Figure 1: Portrait de Perline dans sa case présentant son artisanat

En 2010, Inter Aide débute ses activités dans la zone, et le technicien lui propose des formations sur des techniques culturales améliorées pour diverses cultures de son choix : riz, cultures maraichères (CUMA), tubercules, jardin de case, légumineuses. N'ayant pas de terre, elle demande à sa cousine de lui prêter un lopin de 15 ares afin de débiter quelques cultures maraichères.

Elle apprend à faire du compost et cultive d'abord le pet sai et les petites aubergines en plate-bande, deux cultures communes dans la région, appréciées des ménages. La production est utilisée d'abord pour l'autoconsommation et la « vente » localement. Elle développe peu à peu une technique de « troc » sur les marchés locaux : au moment de la récolte du riz, lorsque le prix du kapoaka (système de mesure correspondant à un gobelet) est faible, elle échange 1 kapoaka de riz paddy contre 1 gros pet sai (ou 2 petits), ou 1 kapoaka de riz paddy contre 1 kapoaka d'aubergines. Elle stocke le riz chez elle pour l'autoconsommation, et en revend une partie lorsque les prix augmentent.

En 2013, elle parvient à négocier l'achat d'une parcelle de 60 ares à un voisin à 12 000 Ar sur des tanety (collines) déforestées. Elle y construit une case pour elle et son enfant, puis un petit grenier de stockage. Se sentant plus en sécurité foncière, elle met en place un petit jardin de case avec le soutien d'IA qui lui fournit des plants de bananiers (5), de cocotiers (5), d'ananas (5), de papayers (5) et de manguiers (5). Elle diversifie également ses cultures maraichères : concombre, poivron, haricot vert, petits pois et intègre des techniques de fertilisation : compost rapide, engrais liquide. Elle se procure le fumier en allant récupérer les bouses de zébu dans les champs ou sur les pistes avec sa brouette.



Figure 2: a) Pépinière de CUMA ; b) Culture de courgettes

La production de légumes est utilisée pour l'autoconsommation, mais une grande partie est vendue ou troquée : 1 kapoaka (gobelet) de petits pois contre 1 kapoaka de riz paddy, 2 concombres contre 1 kapoaka de riz paddy. La vente de sa production lui rapporte environ 250 000 Ar (~70 euros). Elle continue en parallèle son activité d'artisanat.

Elle intègre une OPB (organisation paysanne de base), « Friariantina », qui lui permet de développer du lien social avec les autres villageois et les femmes seules. Elle apprend beaucoup de ses échanges avec les autres membres, ce qui la motive à diversifier encore davantage sa production et la mise en place de nouvelles techniques agricoles.

L'entraide et le travail commun sur une parcelle commune permet à l'OPB de développer ensemble de nouvelles techniques: pois de terre sur plate- bande, manioc en basket compost. En 2014, son OPB adhère à l'Union FTM qui devient membre de la Fédération Fagnimbona.

La même année, grâce à ses gains, elle parvient à louer 8 ares de rizières à un voisin qui voit sa motivation et lui fait confiance. Il s'agit d'un bail de 10 ans à 50 000 Ar (15 euros/an). Elle fait ses premiers essais de riz en SRIA cette même année.

En 2015, elle conclut un nouveau bail de 8 ares de rizières avec un autre voisin.

Quelques mois plus tard, grâce à son adhésion à Fagnimbona, elle reçoit l'information d'un recrutement lancé par FIFATA pour entrer au Collège agricole d'Ambalavao (Fianarantsoa). Son fils est sélectionné et suit alors une formation de technicien agricole.



**Figure 3: Préparations de compost rapide, de compost liquide et d'insectifuges utilise dans les rizières et sur les CUMA**

En 2016, elle met en place les cultures de tubercules en technique améliorée sur de petites surfaces: manioc, igname et patate douce. La même année, elle procède à son premier empreint d'intrants via l'Union FTM et Fagnimbona (50 kg de DAP) qu'elle utilise sur ses rizières et ses CUMA.

En parallèle, elle continue à multiplier bananiers et ananas dans son jardin de case ; en 2016, environ 60 pieds y sont répertoriés. Sur les 15 arbres fruitiers fournis par IA, 10 ont survécu et sont en cours de croissance.

Enfin, son implication dans les différentes activités lui permet d'acquérir le rôle de « paysan-chercheur » au sein de l'Union FTM. Aussi, elle devient membre du C.A de la Fédération Fagnimbona.

## BATA, DISTRICT DE FARAFANGANA, COMMUNE D'AMBALATANY, FOKOTANY AMBALATANY

Bata à environ 30 ans et vit avec sa femme et leurs 5 enfants : les enfants de 7 et 10 ans vont chercher de l'eau et du bois de chauffage tandis que les trois plus jeunes sont encore trop petits pour travailler.

Bata est issu d'une famille de paysans précaires. A la mort de son grand-père, Bata et son père vendent une partie de leurs rizières afin d'acheter un zébu pour la cérémonie. Depuis, il ne lui reste que très peu de terres à cultiver, et son père ne peut pas lui en céder de nouvelles.

Il se salarie tous les jours chez différents « patrons », sauf le mercredi où il essaye de consacrer du temps sur ses petites parcelles. Sa femme s'occupe de ses 5 enfants et participe aussi à l'entretien de leur lopin de terre. Elle se salarie de temps en temps lors du repiquage ou de la récolte du riz.

Avant le début du partenariat avec IA il y a 3 ans, la famille n'avait aucune volaille, aucun outils, ni aucun ustensile de cuisine. Ils commencent par mettre en place des cultures maraîchères en suivant les conseils techniques d'Inter Aide, qui consistent surtout en la confection de compost permettant de fertiliser les sols et ainsi d'améliorer les rendements. Sa femme est responsable de l'entretien.

Puis, peu à peu, il met en place du manioc avec la technique du basket compost qui lui permet d'avoir 4 mois de nourriture supplémentaires, ainsi que de la patate douce (environ 2 mois d'autoconsommation). Il est convaincu par la culture de l'igname en basket compost ainsi que le haricot (10 kapoakas) qu'il met en place en 2016 sur de petites parcelles « tests ».

Son jardin de case s'est amélioré, en particulier grâce à la mise en place de bananiers et d'ananas suite au coup de pouce d'IA. Il a également des papayers en cours de croissance, un manguiers, du pois d'angole et un jacquier en production qui permettent de nourrir la famille.

Figure 2: Bata et sa famille

Les rendements des diverses cultures ayant augmenté, il achète moins de nourriture qu'avant. Il a en revanche acheté des poules et possède aujourd'hui 8 poulets sans aucune maladie ; il les vend quand il a besoin d'argent pour acheter du riz.



Figure 5: a) Jardin de case de Bata ; b) Parcelle cultures maraîchères (carotte)

Il n'appartient à aucune Organisation Paysanne de Base car la plupart des bénéficiaires aux alentours sont des paysans beaucoup moins précaires, et il n'a pas assez de temps pour s'investir dans un groupe puisqu'il doit « chercher à manger ». Il a en revanche motivé 3 autres ménages très précaires en aout 2016 afin de créer un système de conservation de semence, avec la sécurisation des semences dans une malle qu'il garde chez lui. Ceci leur permet d'éviter d'être tenté de manger les semences lors de la soudure, et de ne pas avoir à en acheter à des prix inaccessibles en début de saison.

Sa famille mange 3 fois par jour : du manioc le matin et le midi et ½ kapoaka de riz le soir. Pour lui, la période de soudure désigne le moment où il manque à manger. Cette période dure de février à avril en VM et de septembre à novembre en VH.

Sa principale contrainte aujourd'hui est l'accès au foncier, et en particulier aux rizières. Aujourd'hui rien ne lui appartient et il lui est difficile de trouver des parcelles disponibles correctes.

### **RAVAOMAMPIANDRA, DISTRICT DE VOHIPENO, COMMUNE D'ILAKATRA, FOKOTANY ANDROBA**

Mme Ravaomampandra, originaire d'Andromba, a été abandonnée par son mari il y a environ 15 ans. Depuis, elle vit seule depuis dans une petite case en plein centre du hameau avec 4 de ses 5 enfants.

Elle se salarie 6 jours sur 7 chez des voisins au moment du repiquage et de la récolte du riz, pour un salaire journalier de 2000Ar (0,6 euro) avec le repas du midi. Elle cultive uniquement une petite rizière d'1,5 are en métayage qui lui permet de récolter 7 bidons : la moitié pour elle, la moitié pour le propriétaire.

Le reste du temps elle va pêcher des petits poissons dans les rizières qu'elle revend sur le marché local ; cette activité lui rapporte entre 1000 et 2000 Ar la journée. Ces activités ne lui laissent pas de temps pour cultiver sa propre parcelle, et il lui est impossible d'interrompre ses travaux journaliers si elle veut continuer à nourrir son foyer.

Quand Inter Aide intervient en Vary Hosity (nom de la saison) 2013, elle n'ose pas participer, par peur de ne pas réussir, puis les paysans voisins la convainquent : IA travaille spécifiquement avec des femmes seules.



**Figure 6: Mme Ravaomampandra portant sa petite fille dans son jardin de case**

Le technicien la soutient dans sa recherche de terre; un voisin qu'elle connaît bien, nouveau bénéficiaire du projet IA, accepte de lui prêter une parcelle de 2 ares. Elle reçoit alors un « coup de pouce » de 5000 Ar (1,2 euro) du projet pour embaucher une personne pour préparer sa parcelle, ainsi que des semences.

A ce moment de l'année, il lui est conseillé de tester la culture du haricot. Malheureusement, une inondation provoque la perte de toute sa production. Son beau-frère lui prête alors une parcelle de 2 ares environ à 100m de sa case, sur laquelle elle décide de cultiver des arachides, du pois-de-terre et du maïs. Elle reçoit de nouveau un « coup de pouce » pour la préparation du sol, ainsi que des semences.

Sa première récolte lui rapporte 60 gobelets de pois de terre frais en coque, 40 gobelets d'arachide et une vingtaine d'épis de maïs. Le troc de 40 gobelets de pois de terre et de 15 gobelets d'arachide en mai 2014 lui permet d'avoir du riz pour la consommation du foyer.



**Figure 7: Manioc en basket compost chez Ravaomampandra**

Suite à cette récolte, elle met en place divers plants pour son jardin de case: cocotiers (4), ananas (5), papayers (4), bananiers Plantin (4). Un arbre à pain est déjà présent sur la parcelle. Mais la mauvaise qualité du sol, l'accès limité au fumier et le manque de main d'œuvre pour l'entretien rendent difficile la bonne croissance des plants: la moitié meurt sur place, les autres ont une croissance ralentie.

Les cultures maraichères l'intéressent particulièrement, et elle reçoit un nouveau « coup de pouce » pour mettre en place du poivron, des aubergines et des patates douces dans son jardin de case. Elle parvient à vendre et troquer l'essentiel de sa production à des voisins qui viennent lui acheter directement à la parcelle ou au marché local.

Sa parcelle étant proche de sa case, cela permet de réduire les risques de vols, mais l'éloignement de la source d'eau limite les possibilités de diversification. En effet, elle aurait aimé cultiver des cultures maraichères telles que les courgettes, concombres, petit pois, mais elle est consciente que l'arrosage est chronophage et qu'elle n'aura pas le temps de les entretenir.

Elle essaye de conserver ses propres semences (poivron, maïs), mais le manque de nourriture la pousse à tout manger. Elle conserve en revanche des semences de petites aubergines. Elle continue alors principalement la culture de patate douce et d'aubergines.

En 2014, elle intègre un groupe de 8 femmes très pauvres. Le groupe parvient à obtenir un lopin de terre de 50 ares du père de l'une d'entre elles (prêt) sur lequel elles cultivent du manioc, du haricot et du maïs en commun. Mais le travail commun est difficile à organiser, les plants sont mal entretenus ; elles décident donc de diviser la parcelle, afin que chacune cultive un lopin côte à côte (parcelles regroupées).

4 femmes quittent le groupe début 2015, et elles continuent à 4 à entretenir leurs parcelles regroupées. Les cultures de pois de terre sont malheureusement emportées par le ruissellement. En revanche, elles cultivent en commun de l'igname violette et du manioc qui leur rapporte 235 000 Ar (67 euros), gain partagé entre les 4 membres. La sécheresse de 2016 entraîne de mauvaises productions de manioc, trop amers pour la vente, alors gardés pour l'autoconsommation.

*« Le travail en groupe m'a permis d'avoir accès à des terres, et à de l'entraide ; même si chacune a sa propre parcelle, nous nous organisons lors des tâches difficiles comme la préparation du sol, le désherbage ou les récoltes pour travailler ensemble ».*

Elle espère pouvoir recommencer le pois-de-terre cette année sur les parcelles regroupées, et continuer la collaboration avec Inter Aide, qui lui ont permis d'améliorer sa situation économique et sociale.

## SOANIRINA, DISTRICT DE MANAKARA, COMMUNE D'AMBAHATRAZO

Abandonnée par son mari en 2008, Soanirina se retrouve seule et sans terre. Son beau-frère lui prête alors un terrain de 10 ares, sur lequel elle met en place un petit jardin de case avec des fruitiers et des cultures de rente (manguiers, bananiers, caféiers, girofliers, arbre à pain) ainsi que des cultures vivrières telles que le manioc, le riz pluvial, la cannes à sucre. Elle se salarie une partie de son temps en attendant les récoltes.

Mais cette terre lui est reprise alors même que les productions en cours n'ont pas été récoltées. Elle se retrouve de nouveau sans terre, et se consacre alors exclusivement au travail journalier chez les autres paysans.



Figure 8: Soanirina sur sa parcelle de tubercules

Lorsqu'Inter Aide intervient à Ambahatrazo en 2012, elle se motive pour prendre part au projet, car pour elle, cela est un moyen d'apprendre de nouvelles techniques plus productives, et surtout d'avoir accès au foncier.

Lorsque l'accord est conclu avec Jocelyn pour le prêt d'une partie de ses parcelles fin 2013, elle commence par mettre en place des cultures maraichères (CUMA: courgettes, concombre, pet sai, carotte), de l'igname et du maïs. Ses CUMA subissent d'importantes attaques d'insectes, mais le maïs et l'igname lui rapportent 20 000 Ar (11,5 euros).

En parallèle, elle se regroupe avec d'autres femmes seules du voisinage pour cultiver des CUMA sur une parcelle commune dont la vente (30 000Ar environ) est utilisée pour la caisse du groupe. Cette caisse leur permet ensuite de réinvestir dans des semences ou l'achat de main d'œuvre pour la parcelle commune.

Lors de la seconde saison de tubercules en 2015, elle met en place du manioc avec la technique du basket compost. *« Les tubercules sont plus gros grâce à l'apport de compost, je peux vendre mes produits plus chers car ils sont de meilleure qualité. »* Son fils est chargé d'aller vendre une partie des tubercules sur le marché de Marofarihy. *« Avec un pied de manioc en technique, je gagne 15 000 Ar (4 euros) de plus qu'un pied en traditionnel »*. Une partie de la production est également gardée pour l'autoconsommation, permettant de réduire la période de soudure de manioc de 3 semaines.

Mais ce sont les CUMA qui rapportent le plus cette année-là, en particulier la vente de pet sai qui lui permet de d'acquérir 40 000 Ar (11 euros). *« Avant, j'avais du mal à récolter, mes légumes restaient tout petits. Avec les conseils techniques, j'ai appris à faire du compost et à utiliser du fumier pour préparer les sols. »*

Elle met en place la culture du pois-de-terre en janvier 2016, mais les plants ne se développent pas bien, le sol étant trop sableux. Cette culture est intéressante, *« comme je n'ai pas de rizières, cela est un moyen d'échanger mes pois contre du riz »*. Elle consacre donc une nouvelle partie des parcelles de bas de pente prêtées par Jocelyn pour y cultiver le pois-de-terre en janvier 2017. Cette fois, les plants ont l'air de mieux pousser ; en revanche, le manque de temps et de force ne lui permettent pas de fertiliser la parcelle cette année.

Depuis les deux dernières saisons, elle ne se salarie plus qu'à un tiers de temps, car elle préfère se consacrer sur ses propres cultures. Mais la sécheresse de cette année rend les choses plus difficiles, ses dernières réserves de manioc arrivent bientôt à leur fin... Elle espère tout de même mettre en place de nouvelles CUMA au cours du mois d'avril.

Sa plus grande frayeur est de perdre de nouveau les terres qu'elle met actuellement en valeur, et de devoir tout recommencer à zéro...